

Les Cahiers de médiologie 10

.....

Lux
des Lumières aux lumières



90 F
12,20 €

Gallimard - ensib



DANIEL BOUGNOUX

L'ivrogne et le réverbère

Chacun connaît la blague de l'ivrogne qui cherche ses clés au pied du réverbère, non parce qu'il les a perdues à cet endroit, mais « parce qu'ici du moins, on a de la lumière pour chercher... » Il est permis de rêver autour de cette histoire drôle, et néanmoins profonde puisqu'elle rend hommage aux conditions de toute recherche, les moyens d'éclairage. On peut concevoir à partir d'elle deux niveaux de la recherche, et distinguer par exemple de la recherche des clés une méta-recherche, celle qui inventerait d'autres sources lumineuses, ou qui déplacerait le réverbère.

Photogramme
tiré du film de
Billy Wilder,
*Sunset
Boulevard*, 1950.

« Médiologie » désignerait justement cet intérêt dirigé non directement vers les objets perdus, mais vers les conditions de l'éclairage ou vers ce que nous appellerions volontiers la *question du jour*.

Cette question (et cette gestion) du jour se pose particulièrement dans le domaine de la presse, où elle porte le nom d'*actualité*. On emploie facilement ce terme sans y réfléchir, ou sans assez mesurer le faisceau d'interrogations qui s'y nouent. Car qui décide des événements du jour, qui oriente le projecteur ou le grand miroir ? Pourquoi tel sujet se trouve-t-il surexposé dans les médias, et tel autre peu traité ou relégué dans l'ombre ? Nous sentons bien qu'une réponse par la conspiration, ou par le chef d'orchestre clandestin, demeure naïve ou inégale à la complexité du fonctionnement des médias. Cette question du jour est typiquement médiologique, c'est-à-dire qu'elle requiert des réponses à la fois techniques et pragmatiques : le « jour » est ainsi parce qu'on n'a pas les moyens d'éclairer d'autres zones, mais on ne se donne pas ces moyens dans la mesure où les gens ne s'y intéresseraient pas. Deux paramètres sont toujours à l'œuvre dans le traitement des informations et la synthèse de ce qu'on appelle une actualité : on sait localiser et traiter tel type d'événement parce qu'il rentre justement dans un type (une rubrique dans la mise en page, une catégorie dans le classement des dépêches), mais aussi parce que telle information semble marquée au coin de la *pertinence*, autrement dit qu'il y aura pour elle des clients.

Cette simple remarque nous rappelle qu'à côté des moyens techniques disponibles pour l'investigation, il faut, si nous voulons rendre compte du traitement très inégal de nos informations, considérer en première ligne le facteur du mimétisme (certains diront du conformisme). Au cœur de la notion d'actualité gît en effet ce désir impérieux en chacun de savoir ce que les autres savent ; de sorte que comme les papillons autour de la lampe, les journalistes et leurs lecteurs se dirigent de préférence là où c'est (déjà) éclairé. En situation d'incertitude – expressément prévue par Descartes quand il évoque l'homme perdu dans la forêt – le mimétisme s'impose : l'homme est un réverbère pour l'homme.

Le système disponible d'éclairage trace ainsi le programme de nos questions, de nos curiosités, de nos informations en général ; hors de ce réseau aux conduites et aux fils plus ou moins enfouis s'étend l'empire des ténèbres, de l'insignifiance ou du bruit. Ajoutons, sans pouvoir ici développer ces points, que ce qui nous éclaire généralement nous réchauffe ; et si le feu volé par Prométhée servit à forger des outils, il put aussi éclairer et chauffer des foyers, qui sont des lieux d'attraction et de regroupement. Ainsi l'information, qui

nous éclaire sans doute mais qui chauffe également à feu doux l'essaim tourbillonnant de ses spectateurs-lecteurs, en donnant à chacun des sujets de conversation qui sont aussi des motifs d'identification. On se reconnaît et on se relie à travers une information commune, ou traitée en commun, et ce tenace désir de relation infiltre tous nos contenus d'information. Et c'est pourquoi l'information, dont la « couverture » semble aujourd'hui devenir planétaire, demeure une valeur étrangement locale, et d'un chauvinisme peut-être indépassable : il n'y a pas de réverbère mondial.

Ce qui vaut pour l'information journalistique se transposerait aisément dans le domaine de la recherche scientifique, où il convient de distinguer recherche et méta-recherche : la première tourne dans le rond de lumière ou dans le cadre tracé, elle n'essaye pas de « changer de paradigme », elle ne pose pas la question des conditions de l'éclairage. Combien se contentent de gratter au pied du réverbère, non pour y trouver quelque chose, mais parce qu'on y est vu comme un chercheur brillamment éclairé ? Même si le mimétisme et le narcissisme parasitent tout effort de recherche, il faut souligner que par définition ou par principe notre connaissance tournera toujours dans un cercle, c'est-à-dire dans la boucle autorenforçante des savoirs déjà acquis et de nos instruments disponibles, hors desquels il serait en effet héroïque de s'aventurer : « Tu ne me chercherais pas, pourrait dire chaque objet d'investigation, si tu ne m'avais déjà trouvé... »

Pourquoi la lumière est-elle l'archi-métaphore de l'intelligence ou de la trouvaille dans les domaines scientifiques et techniques ? Serait-ce que le discours du savant, mais également du philosophe, se guide généralement sur les métaphores de la vue (idée, théorie, évidence, clarté, etc.) ? On oublie, à trop les entendre, qu'une saine recherche n'est pas seulement affaire de vue, mais pourquoi pas de flair, ou encore de tact, deux sens auxquels Hegel déniait toute portée théorique, et qui n'ont que faire de la lumière.

On devine par ce préambule qu'une médiologie de la lumière, et des conditions d'éclairage, ne porte pas sur un secteur empirique parmi d'autres, mais que l'enquête touche aux conditions de possibilité de ce qui s'articule comme science et comme connaissance droite dans notre culture depuis, au moins, Platon. (Mais on pourrait remonter sur cette voie aux premiers mots du livre de la Genèse, où la lumière vient en tête dans l'ordre de la création, avec une primauté ou une priorité qui fait d'elle le médium par excellence – de toute vue – et le premier message.) Pouvons-nous, pensant la connaissance, échapper à cette archi-métaphore lumineuse ou sauter par-dessus ce milieu conditionnant par excellence ? Si l'éclairage en général est ce qui nous

permet de voir, pouvons-nous déconstruire et analyser ses ruses et ses divers dispositifs ? Question renversante, ou du moins décentrante pour les philosophies qui se réclament de la « lumière naturelle », c'est-à-dire qui postulent une faculté innée de connaître – une *raison* – identique et identiquement répartie en chacun. Ce modèle démarqué du soleil est doublement gênant :
- il postule l'unicité de la raison (puisque'il n'y a pour nous qu'un soleil),
- il postule son immédiateté ou sa *gratuité* : à la façon dont les rayons bien-faisants traversent sans effort ni coût décelable l'éther transparent, notre « lumière naturelle » ne demanderait elle-même qu'à se diffuser. Admirable propagation de cette raison-rayon, pourraient dire les philosophes des Lumières ou leurs avatars dégradés du siècle suivant, les pharmaciens positivistes du type Homais.

En introduisant la raison dans l'histoire, Hegel ne rompait pas vraiment avec cet héliocentrisme de la connaissance, mais l'aggravait plutôt : à la façon du soleil qui semble courir d'est en ouest, notre raison se lève en Orient et trouve aujourd'hui son siège ou son accomplissement en Occident. Nous habitons l'empire de la lumière, ou de la raison réalisée. Et il est bien vrai que l'Occident se caractérise comme cette culture qui aura durement éclairé le monde, et systématiquement poursuivi sa conquête lumineuse. Au point que notre désir de lumière – *Mehr Licht!* – semble naturel, ou derechef « la chose du monde la mieux partagée ». C'est pour nous faire sentir notre particularité, et l'étrangeté de ce désir, que Tanisaki rédigea son fameux et paradoxal *Éloge de l'ombre*, qui rappelle qu'à l'entour du réverbère occidental demeurent plantées quantité d'autres lampes plus diffuses ou provisoirement voilées, et qu'une culture de l'ombre – qu'on ne s'empressera pas de déclarer obscurantiste – peut résister avec succès aux assauts (aux excès) de la mise en lumière (comme on dit mise en valeur, ou mise en coupe).

Médiologiquement, il conviendrait d'opposer aux naïvetés de la philosophie des Lumières ou aux ivrognes de l'unique Réverbère :
- qu'il y a fort peu de lumière naturelle, et que nous baptisons ainsi des éclairages techniques, artificiels : notre « raison » n'est pas innée mais dépend de dressages, d'appareillages et de prothèses multiples (au premier rang desquels l'écriture, comme l'a montré Goody),
- qu'il ne faut donc pas postuler une unité de la raison, mais voir celle-ci comme un résultat (local, partiel) ou un horizon (provisoire), gagnés par la standardisation et la mise en compatibilité progressives de nos réseaux d'éclairage (qui n'ont pas tous le même voltage, n'utilisent pas les mêmes ampoules ni prises de courant...),

- qu'au nom de cette unité prématurément postulée, on s'est agglutiné autour de la même lampe, au lieu d'en imaginer d'autres et d'en construire ailleurs.

Car il y a d'autres soleils à naître, et plus de feux sur la terre que notre philosophie n'en pourra jamais dénombrer.

Loustal,
vignette
extraite de
*Clichés
d'amour,*
Les Humanoïdes
associés, 1985.